

DA NANG : JOHNSON n'a pas compris

par

MARC VAUTIER

« **H**IROSHIMA, Saint-Domingue, Da Nang ». C'est l'inscription que Cabot Lodge, l'ambassadeur américain, a lu sur les murs de Saigon, en rentrant de Washington vendredi dernier.

Il rapportait des consignes plutôt confuses : laisser le général Ky réduire par la force l'insurrection bouddhiste de Da Nang et de Hué, en limitant la casse dans la mesure du possible, en évitant en particulier l'assaut sur les deux pagodes où s'étaient retranchés avec leurs pauvres armes les combattants de la nouvelle rébellion. Mieux valait les affamer.

Le calcul de Johnson et de Lodge n'était pas mauvais. Les derniers réduits de Da Nang sont tombés dans la nuit de dimanche à lundi. Les vaincus — parmi lesquels beaucoup de femmes et des enfants, le maire de la ville à leur tête — sont sortis entre deux haies de soldats armés jusqu'aux dents, les « gouvernementaux », qui les emmenèrent vers les camps de prisonniers, les interrogatoires et la « rééducation ». Vingt-quatre heures plus tard, Hué faisait sa capitulation, baptisée « ralliement » pour les besoins de la politique décidée à Washington et appliquée avec bonheur par Ky.

Le Vietnam tout entier attendait l'issue du combat accepté par les bouddhistes à Da Nang et à Hué, sur un terrain où ils ne pouvaient être qu'écrasés : l'affrontement militaire.

Refus de mourir

Frondes contre carabines automatiques, gourdins contre mitrailleuses, quelques fusils, de rares mortiers, contre des files de blindés, pas de munitions, pas de ravitaillement, pas d'équipement sanitaire, alors que l'armée de Ky s'appuie sur le gigantesque appareil logistique de la U.S. Army, de la U.S. Air Force, de la U.S. Navy, avec les cargos qui déversent jour et nuit sur les côtes vietnamiennes la surabondance inouïe des moyens qu'exige la guerre moderne, menée à l'américaine.

Dans le maquis, l'activité était réduite à presque

rien. La Première Division de cavalerie aéroportée U.S. était à peu près seule à faire la chasse au « vietcong ». Précaution évidente, destinée à empêcher que ne devienne possible une jonction entre la rébellion, qui dure depuis dix ans (et même vingt ans) et celle qui — depuis quelques mois, à travers des confusions, des naïvetés politiques et des désespoirs — exprime pêle-mêle le refus de la grotesque dictature d'une poignée de généraux, le refus de la recolonisation, le refus de la guerre, le refus de mourir en tant que peuple.

Torture

L'attente a duré une semaine. La semaine sanglante de Da Nang.

Ce mardi soir, il restait des prisonniers à la torture (le président Johnson n'aurait garde, en s'y opposant, d'immiscer son pays dans ces « affaires intérieures vietnamiennes »).

Il restait une poignée de chefs insurgés qui n'avaient pas souscrit la capitulation sans combat de Hué : les généraux Thi et Dinh, le bonze Thich Tri Quang...

Il restait la grande pagode de Saigon, ceinturée de barbelés et de troupes, évacuée par 2.000 personnes dans le cours de la journée ; deux mille hommes, femmes, enfants qu'on devait retrouver le lendemain, dans la rue (avec les étudiants qui avaient déjà fait une manifestation-éclair ce mardi) pour une « marche pacifique », si du moins elle n'était pas interdite in extremis.

Simulacres

Mais il restait encore, après la reddition de Da Nang et la capitulation de Hué, à peu près tout le Vietnam, qui savait, qui sait, que la victoire du général Nguyen Cao Ky n'est qu'un simulacre. Comme le « gouvernement » de Ky n'est qu'un simulacre de gouvernement. Comme le « congrès militaire et populaire » réuni par Ky n'est qu'un simulacre de représentation populaire. Comme Ky

lui-même n'est qu'un simulacre de chef d'armée, de gouvernement ou de quoi que ce soit d'autre.

Réalité

En face de ce théâtre d'ombres, la réalité c'est la faillite américaine à bâtir quelque régime que ce soit au Sud-Vietnam, et c'est la revendication populaire vietnamienne d'autodétermination.

Même dans ce « congrès militaire et populaire », dont tous les membres ont été choisis par Ky — et que les bouddhistes ont boycotté — il s'est trouvé des voix pour refuser l'alignement, pour suggérer par exemple que « le pouvoir devrait être entre les mains des bouddhistes ». Ces bouddhistes, les plus modérés d'entre eux, les plus enclins à un compromis, avaient déjà fait savoir, avant l'épreuve de force — si l'on en croit une source diplomatique — qu'ils accepteraient une participation au « gouvernement » de Saigon à la condition d'y détenir les ministères de la Défense, de

l'Intérieur, de la Justice et de l'Information. Autrement dit, ils n'accepteraient d'entrer dans le faux-semblant de légalité qu'on leur offre que s'ils s'assurent quelques chances de contrôler d'abord les élections promises et de faire valoir par ce biais ensuite leurs revendications politiques.

Or, ces revendications convergent vers une seule : la récupération par le peuple sud-vietnamien de la disposition de lui-même. Ce qu'exigeaient les vaincus de Da Nang, ce que continue de réclamer le peuple vietnamien, dans les villes comme dans les campagnes, l'Amérique de Johnson est toujours incapable d'y consentir. Elle agit comme si elle n'avait pas compris la leçon de Da Nang et des futurs Da Nang. C'est pourquoi la guerre continue.